

Pourquoi éditer un manuscrit unique ?

L'édition critique des écrits apocryphes : de l'arbre au mycélium

CHARLOTTE TOUATI

La méthode traditionnelle de l'édition critique, telle qu'elle est encore pratiquée par une majorité de philologues, a été mise au point dans un milieu somme toute assez restreint. Quelques savants allemands, en premier lieu Karl Lachmann, en ont posé les bases au début du XIX^e siècle, bases qui ne devraient plus radicalement changer jusqu'à nos jours. Dans un premier temps, le présent article se propose de retracer l'histoire de cette méthode.

L'exposé de sa genèse permet de constater que la méthode de reconstitution des textes sur supports manuscrits est consubstantielle aux théories évolutionnistes défendues par les mêmes savants, en particulier August Schleicher. Philologie, linguistique et biologie ne seraient selon lui que les diverses expressions d'une même science, toutes trois, pouvant être modélisées par un stemma (arbre généalogique).

De l'analyse des antécédents, il convient de passer à l'examen de la situation présente : alors que les biologistes et les linguistiques ont changé de paradigme, remettant en cause des notions qui pourtant semblaient fondamentales dans leur discipline respective, telles que la race, le spécimen, la langue et même le stemma, les philologues peinent à faire évoluer la leur.

La dernière partie propose une modélisation plus adaptée aux spécificités de la littérature apocryphe chrétienne que le stemma codicum, ainsi que de nouvelles perspectives pour le métier de philologue.

I. INTRODUCTION

Une édition critique est la reconstitution d'un texte à partir de ses témoins conservés (généralement des manuscrits, mais les imprimés ne sont pas exclus). Le texte édité est censé être le plus proche possible de l'original couché sur l'antigraphe, dont les témoins sont des copies, directes ou indirectes. L'édition critique désigne également l'activité d'établissement de ce texte par le philologue.

Certains médiévistes ont su faire évoluer leur discipline d'une manière qui sera détaillée plus loin, tandis que la grande majorité des biblistes et des spécialistes du christianisme antique travaillent toujours selon la « méthode lachmanienne ». Même si cette dernière s'est affinée depuis l'établissement de ses principes au début du XIX^e siècle, il n'en demeure pas moins que le but poursuivi lui, n'a pas changé : reconstituer l'original. Le problème surgit lorsque l'on considère que la littérature apocryphe chrétienne ne connaît pas « d'original ».

En effet, les écrits étiquetés « apocryphes » ne sont pas stabilisés. Certains d'entre eux sont attestés par des dizaines, voire des centaines de manuscrits, qui accusent parfois des différences considérables de contenus. Ils sont en perpétuelle rédaction. Si chaque manuscrit est original, l'original se trouve en chaque manuscrit. Arrêtons-nous un instant sur la définition de la littérature apocryphe chrétienne pour trouver une explication au phénomène.

Prenons la définition minimale servant de *modus vivendi* à l'Association pour l'étude de la littérature apocryphe chrétienne (Aelac), dont les membres éditent, traduisent et étudient :

*les textes pseudépigraphiques ou anonymes d'origine chrétienne qui ont pour centre d'intérêt des personnages apparaissant dans les livres bibliques ou qui se rapportent à des événements racontés ou suggérés par ces livres.*¹

À noter encore qu'une littérature apocryphe chrétienne ne fut conceptualisable qu'au IV^e siècle, dès que le canon du Nouveau Testament le fut lui-même (cf. Junod, 2005). Cette prise de conscience n'est donc pas concomitante à la rédaction des plus anciens écrits subséquemment appelés « apocryphes ». Cette littérature forme un corpus ouvert dans la mesure où elle est essentiellement définie par la négative. Est apocryphe ce qui n'appartient pas au canon biblique (cf. Bovon et Géoltrain, 1997, XI). Les deux corpus, biblique (collection close) et apocryphe (collection en expansion) se sont formés de manière dialectique.

Extrabibliques par définition, les écrits apocryphes ne possèdent pas l'autorité accordée aux textes canoniques. Cette différence entre les deux corpus a eu un impact direct sur leur tradition manuscrite respective. Le statut normatif des écrits canoniques a précipité leur standardisation : pour faire référence, les manuscrits doivent être identiques d'un bout à l'autre de la chrétienté.

Il en va tout autrement des écrits apocryphes dont la copie ne sera jamais prise en charge officiellement par une institution, qu'elle soit ecclésiastique, scolaire ou politique².

La coutume ne vient pas non plus fixer le texte, comme c'est le cas avec la littérature patristique. En effet, pour une œuvre d'auteur, qui plus est d'un Père de l'Église, le scribe peut imaginer un texte original, auquel il cherche alors à se conformer. En revanche, et selon la définition précitée, la littérature apocryphe chrétienne peut être anonyme, ce qui la rapproche de la littérature médiévale profane. Le scribe est en droit de s'approprier le texte, ce dont il ne se prive pas, d'où la très grande variabilité (cf. Bovon et Géoltrain, 1997, XXV-XXVI) entre les manuscrits dans un cas comme dans l'autre (écrits apocryphes et écrits profanes).

Il serait toutefois faux de dire que toute autorité est déniée aux écrits apocryphes. Ils se parent du prestige de leurs protagonistes, lorsqu'ils sont anonymes, et/ou de leur prétendu auteur, lorsqu'ils sont pseudépigraphiques.

Les liens qu'entretiennent les écrits apocryphes avec les personnages des temps apostoliques ont un effet paradoxal sur leur copie. Le nombre de témoins manuscrits prouvent l'intérêt suscité auprès d'un certain public, parce qu'il s'agit de figures bibliques, mais du fait même qu'il ne s'agit justement pas d'écrits bibliques, les copistes et commanditaires peuvent s'approprier le texte, voire carrément l'instrumentaliser. En effet, nombre d'innovations théologiques, rituelles ou institutionnelles ont été légitimées de la sorte, en les faisant artificiellement remonter aux origines apostoliques du christianisme (cf. Bovon et Géoltrain, 1997, li-lviii).

C'est ainsi que les réécritures peuvent se multiplier et devenir des documents précieux pour l'histoire du christianisme. Seulement, l'édition critique dans son sens lachmannien strict cherche à araser la tradition manuscrite, élaguant toute originalité.

2. L'édition critique : principes, méthode et histoire

2.1. La méthode comparative de Karl Lachmann

Schématiquement, on procède comme suit : après identification de tous les manuscrits comportant le texte qu'il désire éditer, le philologue les collationne, c'est-à-dire qu'il transcrit ce qu'il lit dans chaque exemplaire.

Vient ensuite la phase de comparaison qui permet de déceler des familles de manuscrits selon leurs ressemblances. En effet, si l'on considère la copie comme un travail purement manuel, les variantes ne sont rien d'autre que des erreurs introduites à chaque stade de copie. Et elles s'accumulent, puisqu'un copiste reproduit fidèlement les erreurs de son prédécesseur avant d'introduire les siennes propres. Par recoupement le philologue identifie les fautes communes, qui indiquent une filiation entre les copies. Les

¹ www.unil.ch/aelac, synthèse de la définition posée par Junod (1983, p. 412). Pour poursuivre la réflexion (cf. Bovon et Géoltrain, 1997 ; Klauck, 2008, 1-9 ; Norelli, 2009, 18-26 ; Marksches, 2012)

² Des copies officieuses sont, de fait, bien attestées, puisque les manuscrits nous sont parvenus.

différences entre les manuscrits pour un même passage sont appelées « lieux variants ». Les particularités textuelles de chaque manuscrit sont appelées « leçons ». Des critères bien établis, des considérations contextuelles et son expérience éditoriale permettent au philologue d'identifier les meilleures leçons et, selon leurs occurrences, les meilleurs manuscrits. Il trace ensuite un arbre ou « stemma » représentant les relations entre manuscrits et leur position chronologique.

Finalement, il donne le texte censé être le plus ancien, c'est-à-dire le texte primitif sans les erreurs des copistes, les coupes volontaires et les pertes dues à l'endommagement du support, par le feu, l'humidité, les rats, etc. Certains philologues effectuent un dernier balayage pour harmoniser la syntaxe du texte et éliminer diverses apories.

Je viens de résumer, certes très schématiquement, la méthode classique d'édition critique également appelée philologie lachmannienne ou reconstitution stemmatique. Les deux adjectifs se rapportent à deux temps (comparaison, stemma) dans la séquence de travail du philologue, mais aussi à deux temps dans la genèse de la méthode, marquée chacun par l'un des pères fondateurs : Karl Lachmann pour la technique comparative et Auguste Schleicher pour la représentation stemmatique.

Évoquons brièvement cette page d'histoire des sciences.

À l'issue d'une formation de classiciste, le jeune savant prussien Karl Lachmann (1793-1851) est nommé professeur de latin et de philologie germanique à l'Université de Berlin en 1825. Il travaille également sur des manuscrits grecs, puisqu'en 1831 paraît sa première édition du Nouveau Testament. Il se consacre donc exclusivement à l'étude des langues européennes (cf. Kristeller, 1984) ou langues « japhétiques », par opposition à sémitiques et (c)hamitiques, comme les philologues les nomment encore, en référence aux fils de Noé : Sem, Cham et Japhet, censés avoir reçu chacun un continent en partage, respectivement l'Asie, l'Afrique et l'Europe (Gn 9, 25-27)³.

C'est Leibniz qui, en 1710, amène dans le débat linguistique cette taxinomie qui utilise l'arbre généalogique pour expliquer les rapports entre les langues. Puis, au début du XIX^e siècle, « japhétique » est concurrencé par d'autres termes, car on prend conscience que des langues indiennes et iraniennes (asiatiques, mais non sémitiques) sont apparentées aux langues européennes : c'est l'hypothèse aryenne (skr *aryaḥ* et av. *aryas* « homme »). Émise pour la première fois par le français Jean-Antoine Dubois (1766-1848), abbé indianiste et aventurier, l'hypothèse devient théorie avec Franz Bopp (1791-1867) qui applique la méthode comparative de Lachman à la linguistique, fondant la « grammaire comparée ».

Bopp fut nommé professeur de sanskrit et de linguistique en 1821 à l'Université de Berlin, l'institution où, dès 1825, Lachman enseigne les disciplines voisines : latin et germanistique. A eux deux, ils couvrent l'ensemble de la linguistique indo-germanique. A noter qu'« indo-européen » ne s'imposera que plus tard parmi les linguistes français pour contrecarrer le nationalisme allemand, comme en atteste l'article « japhétique » du Littré (1872-77) :

Qui est de la descendance de Japhet.

Race japhétique, race d'hommes qu'on suppose issue d'une même souche, qui occupait avant les temps historiques les plateaux de l'Asie occidentale, et qu'on nomme aussi race indo-européenne, aryenne.

Premièrement, il ressort que les données linguistiques et ethnologiques sont complètement mélangées, c'est d'ailleurs bien souvent encore le cas aujourd'hui. Ensuite, si l'on considère les trois groupes, aryen, sémite et chamitique, que ce dernier n'est même pas pris en compte en tant que groupe humain dans les milieux racistes (cf. Braude et Gaviano, 2002), reste l'opposition aryen-sémite avec la postérité que l'on sait (cf. Pichot, 2008). La méthode de reconstruction des langues par comparaison et inférence est en tout point similaire à la reconstitution des manuscrits et le parallèle se prolonge avec le développement du stemma. Rien de plus normal, car ces méthodes, qui reposent sur un même postulat et sur une même conception de la science, sont nées des échanges entre quelques scientifiques.

³ Ces versets alimentèrent le discours esclavagiste puisque la lignée de Japhet « l'Européen » est la branche aînée et que les descendants de Cham, symbole de l'Afrique, sont maudits, condamnés à servir les deux autres lignages (cf. Braude et Gaviano, 2002).

2.2 Auguste Schleicher « l'homme au stemma »

August Schleicher (1821-1868) s'initie à la philologie lachmannienne à Bonn auprès de Friedrich Wilhelm Ritschl (1806–1876). Schleicher lui dédia un livre sur les manuscrits du *Nibelungen Not* (cf. Maher, 1966, 8), qui avait justement été édité, puis commenté par Lachmann tout au long de sa vie. Ritschl est aussi un spécialiste en généalogie, peut-être a-t-il transmis son goût pour les figures arborescentes à son élève (cf. Taub, 1993, 185-186). Ritschl fut également le professeur de Nietzsche, qu'il recommanda à la chaire de philologie de l'Université de Bâle (cf. Graf, 2003). Il est avéré que Nietzsche était pétri de la pensée de Schopenhauer. Il est donc probable qu'on lisait le philosophe parmi les élèves de Ritschl, y compris Schleicher, car, ainsi qu'il apparaîtra plus loin, la pensée évolutionniste qui gouverne la philologie est schopenhauerienne.

En plus de l'étude des langues, Schleicher s'adonne en amateur à la biologie comparée, une passion qu'il partage avec son ami Ernst Haeckel (1834-1919), tous deux professeurs à Iéna. Haeckel est également ami avec Sir Charles Lyell, le concepteur de la théorie de la dérive des continents qui impressionna tant Darwin. Et c'est toujours Haeckel qui fait découvrir à Schleicher *l'Origine des Espèces* lorsqu'elle paraît en allemand⁴. Schleicher constate qu'il avait lui-même énoncé des principes analogues, mais appliqués aux langues et à leur évolution.

On l'oublie souvent, mais il existait une véritable pensée évolutionniste pré-darwinienne en Allemagne, implantée notamment à l'Université de Iéna (cf. Taub, 1993, 192 ; Maher, 1966) et c'est dans ce contexte que se développe la philologie en symbiose totale avec la linguistique et les sciences naturelles. Suite à sa lecture de Darwin, Schleicher va écrire une défense de la théorie de l'évolution en dressant le parallèle avec la linguistique, puisque les langues évoluent, qu'elles s'engendrent et se divisent à la manière d'un arbre généalogique. Schleicher convoque également l'exemple de la philologie (cf. Taub, 1993, 177-181 ; Atkinson et Gray, 2005, 517-518) : les rapports entre manuscrits peuvent être envisagés en termes de parenté et modélisés sous la forme d'un arbre généalogique, le *stemma codicum*. Il argue qu'il y a non seulement une ressemblance formelle, mais surtout une analogie de pensée scientifique derrière ces représentations (cf. Taub, 1993, 181).

La répartition arborescente de variétés, principalement animales, existe au moins depuis Aristote. Mais ce schéma est uniquement classificatoire et donc statique (cf. Atkinson et Gray, 2005, 514-515). Dans les stemmas tels que ceux établis par Schleicher, il y a une dynamique. Les variétés se succèdent, c'est le propre d'une théorie de l'évolution. Pour les évolutionnistes pré-darwiniens, c'est une force intrinsèque et fatale qui engendre les changements, une « volonté intérieure » (*Wille*) et c'est là qu'il faut reconnaître l'influence de Schopenhauer⁵. Tandis que pour Darwin, ce sont les expressions elles-mêmes et leurs interactions qui animent l'évolution. C'est la lutte pour la vie. Rien de tel chez Schleicher, Haeckel ou même Lyell pour qui les continents sont animés par une sorte de nécessité intérieure.

Par ailleurs, l'idée de décadence domine toute la pensée de Schleicher (une idée étrangère au darwinisme). Selon lui, lorsque l'homme atteint son plein développement et qu'il devient l'homme moderne, le langage connaît également sa plénitude. C'est la phase édénique (cf. Taub, 1993, 177 ; Tort, 1989, 84 ; Maher, 1966, 5). L'homme entre ensuite dans la phase historique qui, au niveau du langage, n'est que l'altération de la langue initiale ou *Ursprache*, suivie de son atomisation en dialectes. On comprend désormais que toute la démarche de Schleicher est gouvernée par la poursuite de la *Ursprache*, à savoir l'indo-européen commun ou selon sa terminologie l'indo-germanique ou aryen. Cette quête des origines est une quête de pureté non sans implications idéologiques et politiques.

Le stemma des langues indo-germaniques selon Schleicher (Annexe 1, cf. Schleicher, 1853, 786-787) fit autorité pendant de longues années. Comme en philologie, c'est le nombre d'intersections qui définit le conservatisme, ou plutôt la fidélité et la pureté d'une branche du stemma. Le « germanique » n'en a qu'une seule. La langue et le peuple allemands seraient donc les plus proches des Aryens. Considérant que pour Schleicher et ses contemporains, histoire des peuples et histoire des langues ne font qu'une, il est tout à fait cohérent que le biologiste Ernst Haeckel, habitué de la même conviction que l'homme et les langues sont en décadence, adhère à la très militante Ligue pangermanique (*Alldeutscher Verband*) et devienne en

⁴ *Die Darwinsche Theorie* est d'ailleurs dédiée à Haeckel (cf. Taub, 1993, 179-180 ; Maher, 1966, 2 ; Nelson-Sathi, List *et al.*, 2011, 1794-1795).

⁵ C'est l'idée fondamentale qui sous-tend *Die Welt als Wille und Vorstellung*.

1905 membre du Comité d'honneur de la Société allemande d'hygiène raciale (*Gesellschaft für Rassenhygiene*) (cf. Pichot, 2008).

Schleicher croyait si fort en sa méthode reconstructive et en l'existence effective de l'indo-germanique qu'il composa un conte dans cette langue « avis akvāsas ka »

Avis akvāsas ka

Avis, jasmin varnā na ā ast, dadarka akvams, tam, vāgham garum vagbantam, tam, bhāram magham, tam, manum āku bharantam. Avis akvabhjams ā vavakat: kard aghnutai mai vidanti manum akvams agantam. Akvāsas ā vavakant: krudhi avai, kard aghnutai vividvant-svas: manus patis varnām avisāms karnauti svabhjam gharmam vastram avibhjams ka varnā na asti. Tat kukruvants avis agram ā bhugat. (Schleicher, 1868, 206-208)

L'exercice paraît un peu vain et pourtant, le philologue en use-t-il autrement en établissant une édition critique ?

Ici Schleicher transpose la méthode de Lachmann. La linguistique comparative et la philologie lachmannienne qui sont nées dans les mêmes universités allemandes au XIX^e siècle (cf. Bod, 2013, 281-285), reposent sur une même méthode et sur une même option philosophique, celle de remonter le cours d'une décadence inexorable.

De même que les linguistes de l'époque reconstruisaient une *Ursprache* parlée par les Aryens dans une *Urheimat*, la plupart des philologues poursuivent encore un *Urtext* qu'ils reconstituent en comparant les manuscrits. Ils établissent une hiérarchie entre les manuscrits, selon leur degré de parenté et surtout selon leur proximité avec le *Urtext*. Mais comme ce dernier est une reconstitution du philologue lui-même, le risque de circularité est grand (cf. Tarrant, 1992, p. 16).

L'autre danger inhérent à la méthode est de considérer le texte édité comme une œuvre qui aurait eu une existence manuscrite. En effet, il est impossible de reconstituer l'intégralité du *Urtext* porté par l'archétype. Un parallèle avec la grammaire comparée est tout à fait éclairant : avec la méthode de reconstitution par comparaison, on ne parvient pas à reconstruire le système flexionnel du latin à partir des langues romanes modernes.

De même, l'archétype pourrait avoir contenu du matériel supplémentaire, perdu lors des copies et dont on ne peut rendre compte. Par conséquent 1) nul ne peut garantir que le texte de l'édition critique est complet et qu'il fut un jour un vrai texte 2) rien n'assure de l'intégrité organique ou structurelle de ce soi-disant texte. Chaque partie d'un écrit, quel que soit son genre littéraire ou même documentaire, prend sens par rapport à l'ensemble. Dès lors, comment être sûr du sens d'un paragraphe ou d'un motif littéraire si l'ensemble du texte n'est pas connu ?

Une forme reconstituée devrait être considérée comme un appui entre les formes attestées, afin de mieux comprendre ces dernières, mais en aucun cas il ne faudrait alors chercher la réalisation effective de cette forme. Elle pourrait dès lors être représentée par n'importe quelle unité algébrique ou un symbole fixé par convention. Aujourd'hui, les linguistes marquent les formes restituées par une astérisque, pour bien signaler qu'elles n'ont pas de prononciation effective, et même certains signes ne sont pas directement des lettres, pour éviter de leur associer une prononciation.

Penser qu'un texte recomposé a été en circulation ou qu'une langue reconstruite a vraiment été parlée, c'est croire aux chimères : des êtres composites, dont chaque membre provient d'un animal vivant, mais qui, en l'état, n'existent pas.

2.3 Gaston Paris et la philologie française

Reprenons le fil de l'histoire : au cours de la guerre de 1870-71, les savants français cherchent à opposer une résistance intellectuelle aux Prussiens, notamment dans le domaine de la philologie, largement dominée par des professeurs germanophones. Gaston Paris devient la figure de proue de la philologie française. Il cherche à concurrencer Lachmann, mais l'imité largement, poussant même à l'extrême la critique des formes. Dans l'édition de la *Vie de Saint Alexis*, un poème du XI^e siècle, qu'il

publie en 1872, certains vers ne sont attestés dans aucun manuscrit (cf. Paris et Pannier, 1872 ; Cerquiglini, 1989, 84-86).

Il faut ensuite attendre plusieurs décennies pour rouvrir le débat. Dans un article publié en 1928, Joseph Bédier pose les principes de sa méthode, contre Lachmann et Gaston Paris (cf. Bédier, 1928 ; Nichols, 1990, 5-7). Face à certaines apories de la reconstitution stématique, Bédier préconise l'édition du meilleur manuscrit, plutôt qu'une édition composite. Cette démarche a l'avantage de remettre les manuscrits conservés au cœur de l'édition. Toutefois, qu'est-ce que le « meilleur manuscrit » ? Meilleur par rapport à quoi ? Admettre qu'un manuscrit est imparfait démontre que l'on a l'archétype d'auteur en ligne de mire.

Quelle autorité a un philologue du XX^e ou pire, du XXI^e siècle, pour affirmer qu'un document du XIV^e siècle est corrompu ? Il n'est peut-être pas conforme à ses attentes scolaires, mais il ne peut prétendre être meilleure locuteur que ce que les faits exposent. La grammaire n'existe pas *a priori*, elle est déduite des sources et non l'inverse.

3. De la légitimité de corriger un manuscrit

Il faut parfois admettre que quelque chose nous échappe, car corriger un document qui a imprimé l'histoire sous forme donnée revient à le travestir. L'objet devient étranger à la trace qu'il a laissée, c'est-à-dire étranger à lui-même du point de vue phénoménologique.

Corriger ou amender un texte est commandé par cette fameuse quête des origines et contribue à conférer un caractère moral à la philologie. Car c'est bien ce qui est latent : une quête des origines est une quête de pureté. Sans doute à leur insu, de nombreux philologues usent encore d'un vocabulaire eugéniste et patriarcal (cf. Greetham, 1995, 99-101). Il est loisible de s'en rendre compte empiriquement dans la plupart des préfaces d'éditions critiques, dans des articles scientifiques ou lors de conférences. Le fait a été thématiquement non sans humour par David Greetham, philologue, ou plutôt théoricien du texte. Dans un article paru en 1995 intitulé « Phylum-Tree-Rhizome », il met en parallèle le développement de la reconstitution stématique et une conception monogame et patriarcale de la famille, où seule importe la branche aînée, celle qui transmet le nom par les mâles.

En généalogie les lignées féminines sont négligées, voire invisibles parce qu'elles ne portent pas le patronyme. De même en philologie, seuls comptent les individus (respectivement les manuscrits) conservant le plus d'ADN de l'ancêtre commun. En tant que branches maîtresses, leur lignage respectif concentre toute l'attention, tandis que les branches latérales sont balayées au motif qu'elles sont altérées. Je ne cesserai jamais d'être interloquée par la violence du vocabulaire philologique : rédaction bâtarde, texte corrompu, manuscrit contaminé. Ces expressions ne sont pas descriptives, mais qualitatives, et empruntent clairement à la biologie, si ce n'est à la morale.

Pourtant, comme le constate Greetham en dressant un parallèle avec la biologie : la rédaction d'un texte qui se distancie de sa source s'adapte à son milieu. Vivante et non fossilisée, elle pourrait elle aussi être tenue pour « meilleure ». « Elle est culturellement plus significative que l'unique exemplaire isolé sans parents ni descendance. » (cf. Greetham, 1995, p. 103) Le point de vue de l'édition critique est aristocratique, puisque certains individus comptent davantage que la masse : « un seul individu d'une branche aînée dans l'arbre généalogique a l'autorité de centaines ou même de milliers de témoins d'une branche cadette. Mais ceci n'est valable que si le but de peser et d'évaluer est une quête des origines, plutôt que la démonstration d'une dissémination. » (cf. Greetham, 1995, p. 102)

On retrouve ici l'opposition fondamentale entre un évolutionnisme pessimiste pré-darwinien qui décrit une inexorable décadence (philologie lachmannienne) et un darwinisme qui enregistre la multiplicité des formes engendrées par adaptation (position de Greetham) (cf. Taub, 1993, 184).

David Greetham appelle donc à changer de paradigme, parce que les relations entre manuscrits forment davantage un réseau qu'un arbre (cf. Greetham, 1995, 106)⁶. Ce n'est pas une constatation originale et les éditeurs reconnaissent d'ailleurs volontiers les influences transversales entre manuscrits de branches différentes. Leurs stemmas se trouvent alors pourvu de connexions horizontales. Selon une

⁶ Pour une analogie avec les langues indo-européennes (cf. Nelson-Sathi, List *et al.*, 2011)

terminologie stricte, ce type de stemmas codicum n'est pas un arbre, mais un réseau. Seul le mythe du *Urtext* lui donne encore une orientation, comme si la précieuse matière antique s'écoulait malgré tout du tronc vers les branches.

Parce qu'un texte s'inscrit dans un continuum multidimensionnel, Greetham propose de remplacer l'image de l'arbre généalogique radicaire par celle du rhizome, empruntée au duo Deleuze-Guattari. Le texte isolé, limité à son seul support écrit, étant une réalité moderne étrangère à la culture scribale médiévale, les manuscrits (inflorescences) sont les expressions uniques d'une sorte de « matière texte » (chair du rhizome).

La biologie et la linguistique ont aujourd'hui parfaitement intégré la représentation par continuum. En effet, les espèces animales ou végétales sont loin d'être strictement distinctes. Certaines caractéristiques ou transformations enjambent la barrière des espèces et ne sont pas non plus nécessairement héréditaires. Une question se pose : « Qu'est-ce qu'une espèce ? » (cf. Atkinson et Gray, 2005, 520-521)

De même, les frontières linguistiques ne sont pas nettes et des mutations peuvent affecter plusieurs dialectes voisins qui n'appartiennent pas à la même famille linguistique⁷. La question est alors : « Qu'est-ce qu'une langue ? » Pour y répondre les linguistes sont très actifs et proposent plusieurs types de modélisation car chaque cas, chaque famille linguistique est différente⁸. Cette position des plus sensées mériterait d'être reprise par les philologues, puisque chaque tradition manuscrite est différente.

Les deux problèmes susmentionnés portant respectivement sur l'origine unique (des espèces ou des langues) et l'individuation (d'une espèce ou d'une langue par rapport à toutes les autres) se posent de manière très aiguë à propos de l'édition critique de la littérature apocryphe chrétienne⁹. De telles œuvres ont fait l'objet d'une constante réécriture. Il n'y a pas de *Urtext* ni de manuscrit archétype, un point à partir duquel les copies auraient commencé d'altérer ce fameux *Urtext*. Chaque copie contribue à écrire le texte qui se trouve donc un peu dans chaque manuscrit, mais dans aucun en particulier. Dès lors, les copies ne procèdent pas en cascade les unes des autres à partir d'un exemplaire parfait (c'est pourtant bien le processus attendu avec un stemma arborescent orienté), mais s'inscrivent dans un continuum.

Dès lors « Qu'est-ce qu'un texte ? » Contrairement à la linguistique comparative ou aux sciences naturelles, la philologie peine encore à remettre son objet en question.

⁷ Johannes Schmidt (1872) propose déjà la théorie des ondes de diffusion pour expliquer les changements linguistiques, plutôt que l'évolution génétique « verticale » des stemmas (cf. Nelson-Sathi, List *et al.*, 2011)

⁸ Gray, Bryant et Greenhill (2010) concluent qu'un modèle arborescent, néanmoins aménagé en réseau, convient au groupe indo-européen, mais qu'il ne saurait rendre compte de la diffusion des langues polynésiennes. Ceci s'expliquerait entre autre par la géographie ou le mode peuplement.

⁹ Selon Richard J. Tarrant (1992), l'idéalisation de l'archétype et la confusion qui règne justement sur son statut de texte idéal, donc virtuel, rend également problématique l'édition critique des textes classiques dits « d'auteur ».

4. La littérature apocryphe chrétienne et la notion de « texte »

Les éditeurs scientifiques d'écrits apocryphes chrétiens travaillent généralement comme les biblistes ou les classicistes en appliquant la méthode mise au point par Karl Lachmann pour l'édition du Nouveau Testament ou de textes d'auteurs, tels que le *De Rerum Natura* de Lucrèce (cf. Dain, 1964, 118-119), c'est-à-dire pour des textes stabilisés voire canonisés que les scribes médiévaux ne se sont pas appropriés (cf. Cerquiglini, 1989, 76).

4.1. Du rôle de l'imprimerie

Aujourd'hui il paraît normal, qu'un auteur relise les épreuves de son travail jusqu'au bon-à-tirer, mais cette démarche est tardive dans l'histoire de la création littéraire. Elle date de l'extrême fin du XVII^e siècle (cf. Cerquiglini, 1989, 18 ;20), ainsi que l'a mis en lumière Bernard Cerquiglini dans un petit volume qui a fait date dans les études médiévales : *Éloge de la Variante*.

La généralisation du texte imprimé a provoqué une césure entre les brouillons, les écrits préparatoires et le texte publié. Par sa signature, l'auteur donne son aval à la multiplication d'une rédaction unique et avalise sa canonicité (cf. Cerquiglini, 1989, 10-11 ; 22-23 ; Nichols, 1990, 1-4). Ce texte est désormais « à lire », alors qu'en tant que brouillon il était encore « à écrire ».

Avec l'invention du droit d'auteur au XVIII^e siècle¹⁰, intervenir dans une œuvre devient illégal alors qu'au Moyen-Âge, tout copiste pouvait se faire auteur du texte auquel il mettait littéralement la main. En revanche, l'écriture au sens abstrait de création pure n'existait pas à proprement parler (cf. Cerquiglini, 1989, 24-29).

Lucien Febvre avait déjà constaté que des marques paratextuelles consacraient l'avènement de l'auteur, toujours au XVIII^e siècle : apparition d'une page de titre donnant l'état civil du texte, le nom et le titre sur le dos de la reliure qui accompagnent le rangement vertical des livres et le début du catalogage systématique par le patronyme d'auteur (cf. Febvre et Martin, 1971, 122-128 ; Cerquiglini, 1989, 26-27).

Les écrits apocryphes n'ont pas de titre, du moins au sens moderne du terme, juste une désignation « Vision de saint Paul », « Actes de Pilate » normalisés par les philologues avant d'être transformés en titre¹¹. C'est généralement dans l'*incipit* que se trouve l'information sur le contenu du texte qui sera pris pour titre, qui n'est dès lors que l'extrait ou la synthèse d'une paraphrase. De surcroît, l'*incipit* peut varier, quand il n'est pas tout simplement perdu. Au final, il arrive donc que plusieurs rédactions d'un même texte portent des titres différents. L'inverse, des œuvres distinctes portant un même titre, est également fréquent (Bovon et Géoltrain, 1997, XLIV-XLV).

Quant à la formulation du titre, il est à noter tout d'abord avec Michel Foucault que « le texte moderne est génitif » (cf. Foucault, 1969, 73-104 ; Cerquiglini, 1989, 25), l'œuvre de..., l'*Assommoir* de Zola, l'*Étranger* de Camus, etc. Les titres tels que la *Vision de saint Paul* ou les *Actes de Pilate* ont été forgés sur le modèle néotestamentaire, ou du moins « à la manière de » ce que sont devenus les titres des livres néotestamentaires dans les langues vernaculaires. Dans le cas des écrits apocryphes, le génitif, le « de », ne dénote pas l'auteur, mais le principal protagoniste du texte. Le héros peut également être le narrateur, mais pas l'auteur car c'est le propre des écrits apocryphes chrétiens que d'être pseudépigraphiques, quand ils ne sont pas anonymes.

Ce phénomène s'étend en réalité à la majeure partie de la littérature narrative du Moyen Âge : la *Chanson de Roland*, le *Roman de Renard* portent le nom de leur héros et non de leur auteur. En l'absence d'auctorialité, il est loisible de s'emparer de ce type d'écrits, d'en transformer le contenu, de l'augmenter ou au contraire de l'abrégé. C'est « l'appropriation joyeuse » (cf. Cerquiglini, 1989, 57) du texte par le scribe qui n'éprouve aucune gêne à intervenir dans le texte qu'il copie.

¹⁰ Par la *Loi de la Reine Anne* promulguée en 1710

¹¹ Le *Décret de Gélase* (VI^e s.) dresse une liste d'écrits apocryphes, mais il s'agit bel et bien d'appellations descriptives du contenu (cf. von Dobschütz, 1912).

Le souci de fidélité, le soi-disant respect du modèle est étranger à l'homme médiéval. « Qu'une main fut première, parfois, sans doute, importe moins que cette incessante réécriture d'une œuvre qui appartient à celui qui, de nouveau, la dispose et lui donne forme. Cette activité perpétuelle et multiple fait de la littérature médiévale un atelier d'écriture. » (cf. Cerquiglini, 1989, 57 ; Lerer et Dane, 1995, 2-4) « Toujours ouverte, et comme inachevée, l'œuvre copiée à la main, manipulée, est appel à l'intervention, à la glose, au commentaire » (cf. Cerquiglini, 1989, 58).

L'édition critique est la quête du stable derrière la variante. Si cet état stable n'existe pas, c'est le cas pour la littérature apocryphe chrétienne, alors il n'y a pas lieu d'en faire la reconstitution, c'est-à-dire une édition critique. Il convient de s'intéresser à chaque manuscrit en particulier, comme à un texte. Bernard Cerquiglini l'avait déjà constaté à propos de l'épopée romane : « les sept manuscrits complets de la Chanson de Roland représentent autant de versions, réalisations de cette épopée, et les arborescences génétiques, issues d'un archétype originel, dont s'ornent les éditions de la philologie sont de touchantes fictions. » (cf. Cerquiglini, 1989, 62)

Si cela vaut pour une tradition manuscrite sans traduction, diffusée dans une aire culturelle homogène, comment peut-on proposer l'édition d'un texte connu par des dizaines de manuscrits disparates et dispersés à travers toute la chrétienté et parfois traduits dans des langues complètement différentes. La reconstitution qui en résulte n'est que le minimum commun à toutes les versions, mais ce n'est qu'un fragment, uchronique et utopique.

Un texte réside aussi dans son contexte, un réseau qui relie toutes les manifestations culturelles de proche en proche. Ensuite, l'édition d'une œuvre devrait prendre en considération l'ensemble de sa composition, même si celle-ci se poursuit sur plusieurs siècles, pour en disposer tous les états dans une trame temporelle. Mais puisqu'il est impossible de posséder tous les états d'une œuvre, ce qui comprend aussi les récitations orales, les illustrations perdues, etc., le philologue doit se limiter, avoir conscience d'être partiel, proposer des stratégies pour y remédier et intégrer un maximum de données par des biais astucieux (cf. Stella, 2007).

5. Retour au manuscrit

La bonne pratique philologique demande de considérer les manuscrits et non les éditions comme source. Cela implique de briser les contours du texte comme unité abstraite. À partir des années 1990, des philologues ont commencé à travailler dans cette optique, avec une approche holistique¹² des manuscrits (cf. Wenzel, 1990, 14). En effet, on ne peut en évacuer la matérialité, qui mobilise des compétences multiples : la page est enluminée, décorée, annotée, même la mise en page conditionne la lecture du bloc textuel (cf. Nichols, 1990, 7).

Pouvoir consulter un fac-similé s'avère indispensable et ce d'autant plus que chaque manuscrit est une pièce unique. La composition d'un volume (quel texte voisine avec quel autre) doit être prise en compte, car certains mots, des phrases ou des images prennent tout leur sens lorsqu'ils sont mis en parallèle avec leurs semblables sur l'ensemble du volume ; ce sont les parallèles internes. Les parallèles externes concernent les rapprochements entre manuscrits distincts, mais similaires par le texte ou par la forme. En effet, il est tout à fait remarquable de constater combien la typologie formelle des manuscrits détermine le statut du texte. Ainsi, Jean de Scythopolis (évêque de 536 à 548) a réussi à changer la nature même des œuvres apocryphes de Denys l'Aréopagite en les faisant copier selon la mise en page traditionnelle des écrits bibliques (cf. Podolak, 2011, 176-184).

Le travail du philologue pourrait être désormais de rassembler des parallèles pour élaborer son commentaire ou sa traduction, sans pour autant toucher à sa source en fac-similé. Une édition numérique s'avère incontournable et ce d'autant plus que l'outil informatique apporte ici une réelle plus-value. La mise à disposition d'un nuage d'informations et de liens que l'éditeur aura su collecter par ses connaissances et son travail est un moyen non-invasif de permettre à une audience qui n'est plus dans le

¹² « holistic philology » n'est pas à entendre au sens de « material philology ». En effet, comme le souligne Drout et Kleinman (2010, §7), cette dernière est encore et toujours archéologique, le but étant dans ce cas d'étudier la facture et la mise en page d'un manuscrit pour trouver des indices sur l'original. Une philologie vraiment nouvelle consiste à étudier un manuscrit *per se* ou en rapport avec d'autre, mais pour en faire ressortir l'originalité.

contexte de production du manuscrit de compléter sa lecture. En d'autres termes le philologue devient le facilitateur ou le metteur en scène de lectures hypertextuelles et même hypermédiatiques (cf. Stella, 2007, 232-236), au pluriel, puisque chaque lecture est une actualisation unique.

Il ne s'agit pas d'un gadget ou de la volonté de faire du divertissement, pour la simple raison que la lecture de l'homme médiéval était hypermédiatique, et surtout parce que la copie elle-même est hypermédiatique.

Le scribe a lu un texte, qui convoque une kyrielle de résonnances en lui comme en chaque lecteur. Il va copier en tenant compte de tout cela, mais aussi de ce qu'il attend de son lecteur : une culture partagée avec ses non-dits et ses évidences tacites. En terme brefs, un texte ne se limite pas à sa réalisation écrite. Un manuscrit s'entoure donc d'une matière molle que l'historien ne saura jamais totalement restituer. Il y a donc partage de matière entre deux manuscrits, parce qu'il y a un univers mental commun entre leurs copistes.

Par conséquent, le réseau dans lequel le texte peut être envisagé ne sera pas constitué uniquement de sources écrites. Ce réseau peut être densifié à l'envi et formera la chair du rhizome.

4. Nouvelles modélisations

L'image du rhizome provient de l'essai éponyme de Deleuze et Guattari (1976) qui ne l'appliquaient pas directement à l'édition de texte, mais au « livre ». Les deux auteurs opposent le rhizome à l'arbre ou racine dichotomique, binaire et bidimensionnel. Le rhizome en revanche répond à deux principes fondamentaux « connexion et hétérogénéité : n'importe quel point d'un rhizome peut être connecté avec n'importe quel autre, et doit l'être. J'ajouterais qu'il est multiconnecté, ce qui crée un maillage multidimensionnel dans lequel est pris le texte manuscrit. Quant au second principe, l'hétérogénéité concerne la nature des points connectés, mais aussi des liens eux-mêmes : « des chaînons sémiotiques de toute nature y sont connectés à des modes d'encodage très divers, chaînons biologiques, politiques, économiques, etc. mettant en jeu non seulement des régimes de signes différents, mais aussi des statuts d'état de choses. » (cf. Deleuze et Guattari, 1980, 13)

Les deux auteurs ne distinguent pas nettement le modèle auquel ils opposent le rhizome. Il s'agit tantôt de l'arbre, tantôt de la racine. Puisqu'ils font valoir le caractère souterrain du rhizome, la métaphore serait d'autant plus parlante en lui opposant uniquement l'arbre, qui déploie sa ramure à l'air libre.

Transposée dans le domaine de la philologie, l'arbre modélise les relations entre les manuscrits, identifiés au texte qu'ils portent. Rien n'est souterrain. Le rhizome de Deleuze et Guattari en revanche possède une partie invisible, souterraine, multiconnectée, donnant naissance à une efflorescence aérienne et unique, image du manuscrit. La relation entre surgissement n'est pas envisagée. Le modèle montre ici ses limites.

L'image du rhizome est alors perfectionnée par Will Derks dans un article consacré à la littérature indonésienne en malais. L'auteur fait y appel au mycélium.

La part de l'écrit est assez limitée dans le corpus de Derks, parce qu'il étudie une littérature essentiellement orale. Après avoir expliqué que le culte du tout imprimé est un complexe occidental, il démontre que la littérature malaise n'a pas besoin d'être écrite pour être prestigieuse et vivante (cf. Derks, 2001, 368). Bien au contraire, son dynamisme est peut-être proportionnel à la liberté prise par rapport à l'imprimé, un support qui, il faut le rappeler est dans ce cas une importation du colon hollandais. Ainsi des cercles littéraires se forment, puis disparaissent de manière très volatile à travers toute l'Indonésie. Des aèdes contemporains s'y produisent mêlant matériel traditionnel et création originale. Parfois leurs narrations paraissent dans des journaux à grand tirage, mais rares sont les livres tels que nous les entendons (cf. Derks, 2001, 370-372).

Derks en arrive à la conclusion que, contrairement à ce qu'ont pu dire certains de ses collègues, la littérature malaise n'est pas moribonde et que cela ne se mesure pas à la quantité de livres parus, bien au contraire, puisqu'un livre fossilise sa matière. Derks recourt alors à l'image du mycélium pour décrire la littérature malaise, une métaphore similaire à celle du rhizome, mais qui permet de relier plusieurs manifestations visibles (les champignons) (cf. Derks, 2001, 373).

L'apparition d'un champignon semble incompréhensible de prime abord, presque magique, que l'on pense aux cercles de fées, mais ce n'est que l'inflorescence du mycélium souterrain. Ensuite, le champignon ou la formation à laquelle il appartient se flétrit, disparaît et tout semble mort pour un temps qui peut parfois être long. C'est alors qu'un cercle se forme à bonne distance. Sont-ce de tout autres champignons ? Et bien non, la mycologie démontre que ce peut être le même organisme.

La métaphore est parfaitement applicable à la philologie : une tradition textuelle appartient à un complexe culturel (mycélium) et devient visible lorsqu'elle est couchée par écrit (champignon). Elle peut se manifester de manière régulière ou après avoir subi de nombreuses transformations (distance entre les champignons dans le temps et l'espace). Toute la matière ne devient pas visible en une seule manifestation (un seul champignon ne contient pas tout le mycélium). Ainsi s'explique le phénomène de résurgence, lorsqu'un motif, voire une unité narrative semble disparaître de la tradition manuscrite, puis réapparaît après des décennies et/ou à grande distance. Un philologue travaillant sur la base d'un stemma arborescent l'expliquerait par la perte de manuscrits intermédiaires ou alors en traçant des connexions transversales signifiant une contamination de la branche, en imaginant que le scribe a lui-même corrigé son exemplaire avec un autre manuscrit. Avec le modèle du mycélium, on considère que l'entier du « texte » ne passe pas dans le manuscrit. L'objet de la soi-disant résurgence est simplement resté latent dans l'un ou l'autre des manuscrits et se manifeste dans d'autres. C'est la mémoire culturelle.

5. Conclusion

L'édition critique est la méthode de l'ère de l'imprimerie, non pas pour des raisons de production et de diffusion, mais à cause de la conception du texte qu'elle sous-tend.

La philologie est en passe de faire sa révolution, mais à condition d'exploiter à fond les possibilités de l'outil informatique (cf. Cerquiglini, 1989, 105-116), en termes de conceptualisation et pas uniquement de puissance de calcul. Tout l'intérêt des liens hypertextuels voire hypermédiatiques est de permettre la mise en présence de nombreux artefacts, tout en préservant leur intégrité individuelle.

Une édition numérique n'est pas une édition assistée par ordinateur. Elle accompagne un changement de conception du texte et de ses réalisations. En effet, combien de philologues se disent déçus, parce qu'ils attendent des humanités digitales qu'elles leur fournissent le logiciel permettant de déverser toutes les leçons d'une tradition manuscrite pour en sortir le stemma et l'édition critique. Cette dernière serait bien entendu imprimée et numérisée dans le meilleur des cas, mais il n'est pas très intéressant de porter à l'écran ce que l'on ferait sur papier, d'autant plus quand les prémisses sont erronées (la seule fin de la philologie est de tendre vers l'archétype). L'édition critique, assistée ou non par ordinateur, est une utopie mécaniste, qui ne laisse aucun espace entre les copies. Et pourtant c'est une évidence physique : les manuscrits ne naissent pas des manuscrits.

Envisager le texte comme le fruit unique d'une lecture hypermédiatique et admettre que la copie est la réécriture de ce texte sont rendus possibles grâce aux nouvelles technologies. Le texte redevient plastique. En d'autres termes, la pratique du texte dans le monde numérique du XXI^e siècle rejoint celles de cultures où l'imprimerie ne domine pas, parce qu'elles ont en commun de considérer le texte comme une performance.

- Atkinson Q.D., Gray R.D. (2005). Curious Parallels and Curious Connections - Phylogenetic Thinking in Biology and Historical Linguistics. *Systematic Biology*, vol. 54, p. 513-526
- Bédier J. (1928). La tradition manuscrite du Lai de l'Ombre : réflexions sur l'art d'éditer les anciens textes. *Romania*, vol. 54, p. 161-196 et 321-356
- Ben Hamed M., Darlu P. (2007). Gènes et Langues : une longue histoire commune ?. *Bulletins et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, vol. 19, n°3-4, p. 243-264, <http://bmsap.revues.org/5363>
- Bod R. (2013). *A New History of the Humanities: The Search for Principles and Patterns from Antiquity to the Present*, Oxford University Press, Oxford, p. 281-285
- Bovon F., Géoltrain, P. (1997). Avant-propos et introduction. *Écrits apocryphes chrétiens I*, Gallimard, Paris, p. xi-lvii
- Braude B., Gaviano M.P (2002). Cham et Noé : Race, esclavage et exégèse entre islam, judaïsme et christianisme. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 57, n°1, p. 93-125
- Bernard Cerquiglini (1989). *Éloge de la variante. Histoire critique de la Philologie*, Éditions du Seuil, Paris
- Dain A. (1964). À propos de la « Méthode » de Lachmann. *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°1, p. 116-122, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bude_0004-5527_1964_num_1_1_4063
- Deleuze G., Guattari F. (1976). *Rhizome*, Éditions de Minuit, Paris, repris dans Deleuze et Guattari (1980)
- Deleuze G., Guattari F. (1980). *Capitalisme et Schizophrénie. Mille Plateaux*, Éditions de Minuit, Paris
- Derks W. (2001). A Literary Mycelium: Some Prolegomena for a Project on Indonesian Literatures in Malay. *Journal of Southeast Asian Studies*, vol. 32, p. 367-384
- von Dobschütz E. (1912). *Das Decretum Gelasianum de libris recipiendis et non recipiendis*, J. C. Hinrichs, Leipzig
- Drouot MDC, Kleinman S. (2010). Doing Philology 2: Something 'Old,' Something 'New': Material Philology and the Recovery of the Past, *The Heroic Age*, vol. 13, <http://www.mun.ca/mst/heroicage/issues/13/pi.php>
- Febvre L., Martin H.-J. (1971, 1958). *L'Apparition du livre*, Albin Michel, Paris
- Foucault M. (1969). Qu'est-ce qu'un auteur ?. *Bulletin de la Société française de Philosophie*, vol. 64, p. 73-104
- Graf F.W. (2003). *Ritschl. Neue deutsche Biographie*, vol. 21, Pütter-Rohlf, Berlin, p. 652-653
- Gray R.D., Bryant D., Greenhill S.J. (2010). On the shape and fabric of Human history. *Philosophical transactions of the Royal Society B*, vol. 365, p. 3923-3933
- Greetham D. (1995). Philum-Tree-Rhizome. *Huntington Library Quarterly*, vol. 58, p. 99-126.
- Junod É. (2005). D'Eusèbe de Césarée à Athanase d'Alexandrie en passant par Cyrille de Jérusalem : de la construction savante du Nouveau Testament à la clôture ecclésiastique du canon., *Le Canon du Nouveau Testament. Regards nouveaux sur l'histoire de sa formation*, Labor et Fides, Genève, p. 169-195
- Junod É. (1983). Apocryphes du NT ou apocryphes chrétiens anciens ? Remarques sur la désignation d'un corpus et indications bibliographiques sur les instruments de travail récents. *Études théologiques et religieuses*, vol. 58, p. 409-421
- Klauck H.-J. (2008), *Die apokryphe Bibel. Ein andere Zugang zum frühen Christentum*, Mohr Siebeck, Tübingen
- Kristeller P.O. (1984). The Lachmann Method: Merits and Limitations. *TEXT*, vol 1, p. 11-20
- Loi de la Reine Anne (1710). <http://www.copyrighthistory.com/anne.html>
- Leibniz, G.W. (1710). *Brevis designatio meditationum de originibus gentium ductis potissimum ex indicio linguarum. Miscellanea Berolinensia*, vol. 1, Berlin
- Lerer S, Dane J.A. (1995). What is a Text ?. *Huntington Library Quarterly*, vol. 58, p. 1-10
- Maher J.P. (1966). More on the History of the Comparative Method: The Tradition of Darwinism in August Schleicher's Work. *Anthropological Linguistics*, vol. 8, p. 1-12
- Markschies C. (2012). *Haupteinleitung. Antike christliche Apokryphen in deutscher Übersetzung I*, Mohr Siebeck, Tübingen, p. 1-180

- Nelson-Sathi S., List J.-M. et al. (2011). Networks uncover hidden lexical borrowing in Indo-European language evolution. *Proceedings of the Royal Society B*, vol. 278, p. 1794-1803
- Nichols S.G. (1990). *Philology in a Manuscript Culture*, *Speculum*, vol. 65, p. 1-10
- Norelli, E. (2009), *Marie des apocryphes. Enquête sur la mère de Jésus dans le christianisme antique*, Labor et Fides, Genève
- Paris G., Pannier L. (1872). *La Vie de Saint Alexis, poème du XIe siècle, et renouvellements des XII, XIII et XIV siècles*, Franck, Paris, 1872
- Pichot A. (2008). *Vers le nazisme. Aux Origines des théories raciales de la Bible à Darwin*, Flammarion, Paris, p. 453-505
- Podolak P. (2011). La composition du corpus dionysiacum et son authenticité supposée, *Apocrypha* 22, p. 167-184
- Schleicher A. (1868). Fabel in indogermanischer Ursprache. *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung auf dem Gebiete der arischen, celtischen und slawischen Sprachen*, vol. 5, p. 206-208.
- Schleicher A. (1863). Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft – offenes Sendschreiben an Herrn Dr. Ernst Haeckel, Herman Böhlau, Weimar
- Schleicher A. (1853). Die ersten Spaltungen des indogermanischen Urvolkes. *Allgemeine Zeitung fuer Wissenschaft und Literatur*, p. 786-787
- Schmidt J. (1872). *Die Verwandtschaftsverhältnisse der Indogermanische Sprachen*, Herman Böhlau, Weimar
- Schopenhauer A (1819). *Die Welt als Wille und Vorstellung*, Bibliographischen Institut F.A. Brockhaus, Leipzig
- Stella F. (2007). Digital Philology, Medieval Texts, and the Corpus of Latin Rhythms, a Digital Edition of Music and Poems. *Digital Philology and Medieval Texts*, Pacini editore, Pise, p. 223-249
- Tarrant R.J. (1992). L'édition de la littérature latine classique. Les Problèmes posés par l'édition critique des textes anciens et nouveaux, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, p. 1-56
- Taub L. (1993). Evolutionary ideas and 'empirical' methods : the analogy between language and species in work by Lyell and Schleicher, *British Journal for the History of Science*, vol. 26, p. 171-193
- Tort P. (1989), *Les enjeux de la typologie linguistique : Schleicher, Hovelacque, Schlegel. La Raison classificatoire. Quinze études*, Aubier Montaigne, Paris, p. 61-91 (84).
- Wenzel S. (1990). Reflections on (New) Philology, *Speculum*, vol. 65, p. 11-18